Le Saint-Siège

MESSE CHRISMALE

HOMÉLIE DU PAPE FRANÇOIS

Basilique Saint-Pierre
Jeudi Saint, 1 avril 2021

[Multimédia]

L'Evangile nous présente un changement de sentiments chez les personnes qui écoutent le Seigneur. Le changement est dramatique et il nous montre combien la persécution et la Croix sont liées à l'annonce de l'Evangile. L'admiration suscitée par les paroles de grâce qui sortent de la bouche de Jésus a peu duré dans l'esprit des gens de Nazareth. Une phrase que quelqu'un a murmuré à voix basse : "Mais celui-là, qui est-il ? Le fils de Joseph ?" (cf. *Lc* 4, 22) Cette phrase s'est propagée insidieusement. Et tous : " Mais qui est-il, celui-là ? N'est-il pas le fils de Joseph ?".

Il s'agit de l'une de ces phrases ambigües qu'on lâche en passant. On peut l'utiliser pour exprimer avec joie : "Quelle merveille que quelqu'un d'origine si humble parle avec cette autorité". Et un autre peut l'utiliser pour dire avec mépris : "Et celui-ci, d'où est-il sorti ? Qui croit-il être ?". Si nous regardons bien, la phrase se répète quand les apôtres, le jour de la Pentecôte, remplis de l'Esprit Saint, commencent à prêcher l'Evangile. Quelqu'un a dit : « Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? » (*Ac* 2, 7). Et tandis que les uns ont accueilli la Parole, les autres les ont pris pour des ivrognes.

Formellement il semblerait qu'une option a été laissée ouverte mais, si nous considérons les fruits, dans ce contexte concret, ces paroles contenaient un germe de violence qui s'est déchainée contre Jésus.

Il s'agit d'une "phrase moteur"[1], comme quand on dit : "C'en est trop !" et on agresse l'autre ou on s'en va.

Le Seigneur, qui parfois se taisait ou allait sur l'autre rive, cette fois n'a pas renoncé à commenter, au contraire, il a démasqué la logique perverse qui se cachait sous le couvert d'un simple commérage de campagne. « Vous allez me citer le dicton : "Médecin, guéris-toi toi-même". Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm ; fais donc de même ici, dans ton lieu d'origine ! » (*Lc* 4, 23). "Guéris-toi toi-même…".

"Qu'il se sauve lui-même". Ici se trouve le venin ! C'est la même phrase qui suivra le Seigneur jusqu'à la Croix : « Il en a sauvé d'autres ! qu'il se sauve lui-même » (*Lc* 23, 35) ; "et qu'il nous sauve nous aussi", ajoutera un des deux malfaiteurs (cf. *v.* 39).

Le Seigneur, comme toujours, ne dialogue pas avec l'esprit mauvais, il répond seulement avec l'Ecriture. Les prophètes Elie et Elisée n'ont pas non plus été acceptés par leurs compatriotes mais par contre ils le furent par une veuve phénicienne et un syrien souffrant de la lèpre : deux étrangers, deux personnes d'une autre religion. Les faits sont un signe fort et provoquent l'effet qu'avait prophétisé Siméon, ce vieillard charismatique : que Jésus aurait été « signe de contradiction » (*semeion antilegomenon*) (*Lc* 2, 34)[2]

La parole de Jésus a le pouvoir de mettre en lumière ce que l'on a dans le cœur, qui d'habitude est un mélange, comme le grain et l'ivraie. Et cela provoque un combat spirituel. En voyant les gestes de la miséricorde débordante du Seigneur et en écoutant ses béatitudes et les "malheur à vous !" de l'Evangile, on est obligé de discerner et de choisir. Dans ce cas sa parole n'a pas été acceptée et cela a fait que la foule, furieuse, a tenté de mettre fin à sa vie. Mais ce n'était pas encore "l'heure" et le Seigneur, nous dit l'Evangile, « passant au milieu d'eux, allait son chemin » (*Lc* 4, 30).

Ce n'était pas l'heure mais la rapidité avec laquelle se sont déclenchées la fureur et la férocité de l'acharnement, capables de tuer le Seigneur à ce moment même, montre que c'est toujours l'heure. Et c'est ce que je voudrais partager aujourd'hui avec vous, chers prêtres : *l'heure de l'annonce joyeuse et l'heure de la persécution et de la Croix vont ensemble*.

L'annonce de l'Evangile est toujours liée à l'étreinte d'une croix concrète. La douce lumière de la Parole produit clarté dans les cœurs bien disposés et confusion et rejet dans ceux qui ne le sont pas. Cela, nous le voyons constamment dans l'Evangile.

La bonne semence semée dans un champ donne du fruit – cent, soixante, trente pour un –, mais elle réveille aussi la jalousie de l'ennemi qui se met avec obsession à semer l'ivraie durant la nuit (cf. *Mt* 13, 24-30.36-43).

La tendresse du père miséricordieux attire irrésistiblement le fils prodigue pour qu'il retourne à la maison, mais elle suscite aussi l'indignation et la rancœur du fils aîné (cf. *Lc* 15, 11-32).

La générosité du propriétaire de la vigne est un motif de reconnaissance pour les ouvriers de la dernière heure, mais elle est aussi un motif de commentaires aigres de la part des premiers, qui se sentent offensés parce que leur maître est bon (cf. *Mt* 20, 1-16).

La proximité de Jésus qui va manger avec les pécheurs gagne des cœurs comme celui de Zachée, celui de Matthieu, celui de la Samaritaine…, mais elle provoque aussi des sentiments de mépris chez ceux qui se croient justes.

La magnanimité de cet homme qui envoie son fils en pensant qu'il sera respecté par les vignerons, déchaîne cependant en eux une férocité hors de toute mesure : nous sommes face au mystère de l'iniquité qui conduit à tuer le Juste (cf. *Mt* 21, 33-46).

Tout cela, chers frères prêtres, nous fait voir que l'annonce de la Bonne Nouvelle est liée – mystérieusement – à la persécution et à la Croix.

Saint Ignace de Loyola, dans la contemplation de la Nativité – pardonnez-moi cette publicité pour ma famille -, dans cette contemplation de la Nativité il exprime cette vérité évangélique quand il nous fait observer et considérer ce que font saint Joseph et la Vierge : « par exemple, ils marchent et travaillent pour que le Seigneur naisse dans une extrême pauvreté, et meure sur la croix après avoir souffert de faim, de soif, de chaleur et de froid, d'injures et d'affronts. Et tout cela pour moi. Puis – ajoute Ignace –, réfléchissant, pour obtenir un bénéfice spirituel » (*Exercices spirituels*, 116). La joie de la naissance du Seigneur, la souffrance de la Croix, la persécution.

Quelle réflexion pouvons-nous faire afin de tirer profit pour notre vie sacerdotale en contemplant cette présence précoce de la Croix – de l'incompréhension, du rejet, de la persécution – au début et au cœur même de la prédication évangélique ?

Deux réflexions me viennent à l'esprit.

La première : il n'est pas étonnant de constater que la Croix est présente dans la vie du Seigneur au début de son ministère et même avant sa naissance. Elle est déjà présente dans le premier trouble de Marie à l'annonce de l'ange ; elle est présente dans l'insomnie de Joseph, se sentant obligé d'abandonner son épouse promise ; elle est présente dans la persécution d'Hérode et dans les épreuves que subit la Sainte Famille, semblables à celles de nombreuses familles qui doivent s'exiler de leur patrie.

Cette réalité nous ouvre au mystère de la Croix vécue bien avant. Elle nous amène à comprendre que la Croix n'est pas un évènement à posteriori, un fait occasionnel, produit d'une conjoncture dans la vie du Seigneur. Il est vrai que tous ceux qui crucifient dans l'histoire font apparaître la Croix comme si elle était un dommage collatéral, mais ce n'est pas ainsi : la Croix ne dépend pas des circonstances. Les grandes Croix de l'humanité et les petites Croix – disons ainsi – de chacun

de nous, ne dépendent pas des circonstances.

Pourquoi le Seigneur a-t-il embrassé la Croix dans toute son intégrité ? Pourquoi Jésus a-t-il embrassé toute la passion : il a embrassé la trahison et l'abandon de ses amis dès la dernière cène, il a accepté la détention illégale, le jugement sommaire, la sentence démesurée, la méchanceté sans motif des gifles et des crachats gratuits… ? Si les circonstances avaient déterminé le pouvoir salvifique de la Croix, le Seigneur n'aurait pas tout embrassé. Mais quand ce fut son heure, il a embrassé toute la Croix. Parce que dans la Croix, il n'y a pas d'ambigüité ! La Croix ne se négocie pas.

La seconde réflexion est la suivante. Il est vrai qu'il y a quelque chose de la Croix qui est partie intégrante de notre condition humaine, de la limite et de la fragilité. Cependant il est aussi vrai qu'il y a quelque chose de ce qui se passe sur la Croix, qui n'est pas inhérent à notre fragilité. C'est bien la morsure du serpent, qui, en voyant le crucifié sans défense, le mord et tente d'empoisonner et de discréditer toute son œuvre. Une morsure qui cherche à scandaliser – nous sommes dans une époque à scandales –, une morsure à immobiliser et à rendre stériles et insignifiants tout service et tout sacrifice d'amour pour les autres. C'est le venin du malin qui continue d'insister : sauve-toi toi-même.

Et dans cette morsure, cruelle et douloureuse, qui prétend être mortelle, apparait finalement le triomphe de Dieu. Saint Maxime le Confesseur nous a fait voir qu'avec Jésus crucifié les choses ont été inversées : en mordant la chair du Seigneur, le démon ne l'a pas empoisonné – il a seulement trouvé en lui mansuétude infinie et obéissance à la volonté du Père – En revanche, avec l'appât de la Croix, il a avalé la Chair du Seigneur qui a été un venin pour lui et est devenue pour nous l'antidote qui neutralise le pouvoir du malin.[3]

Ce sont mes réflexions. Demandons au Seigneur la grâce de tirer profit de ces enseignements : il y a la Croix dans l'annonce de l'Evangile, c'est vrai, mais c'est une Croix qui sauve. Pacifiée avec le Sang de Jésus, c'est une Croix avec la force de la victoire du Christ qui vainc le mal, qui nous libère du Malin. L'embrasser avec Jésus et comme lui, déjà "bien avant" d'aller prêcher, nous permet de discerner et de refuser le poison du scandale avec lequel le démon cherchera à nous empoisonner quand surviendra à l'improviste une croix dans notre vie.

« Or nous ne sommes pas, nous, de ceux qui abandonnent (*hypostoles*) » (*He* 10, 39), dit l'auteur de la Lettre aux Hébreux. « Nous ne sommes pas, nous, de ceux qui abandonnent », et le conseil qu'il nous donne : ne nous scandalisons pas, parce que Jésus ne s'est pas scandalisé en voyant que sa joyeuse annonce de salut aux pauvres ne retentissait pas pur, mais au milieu des cris et des menaces de ceux qui ne voulaient pas entendre sa Parole ou voulaient la réduire à un légalisme (moraliste, cléricaliste…).

Ne nous scandalisons pas parce que Jésus ne s'est pas scandalisé quand il devait guérir les

malades et libérer les prisonniers au milieu des discussions et des controverses moralistes, juridiques, cléricales qui surgissaient chaque fois qu'il faisait du bien.

Ne nous scandalisons pas parce que Jésus ne s'est pas scandalisé quand il devait rendre la vue aux aveugles au milieu de gens qui fermaient les yeux pour ne pas voir ou regardaient autre part.

Ne nous scandalisons pas parce que Jésus ne s'est pas scandalisé du fait que sa proclamation de l'année de grâce du Seigneur – une année qui est toute l'histoire – ait provoqué un scandale public dans ce qui occuperait aujourd'hui à peine la troisième page d'un journal de province.

Et ne nous scandalisons pas parce que l'annonce de l'Evangile ne reçoit pas son efficacité de nos paroles éloquentes, mais de la force de la Croix (cf. 1 *Co* 1, 17).

De la façon dont nous embrassons la Croix en annonçant l'Evangile – avec les œuvres, si nécessaire, avec les paroles – deux choses apparaissent : les souffrances qui nous sont procurées par l'Evangile ne sont pas nôtres mais sont « les souffrances du Christ en nous » (2 *Co* 1, 5), et que « nous ne nous annonçons pas nous-mêmes, mais le Seigneur Jésus Christ », nous sommes « serviteurs à cause de Jésus » (2 *Co* 4, 5).

Je voudrais terminer par un souvenir. Une fois, dans un moment très obscur de ma vie, je demandais une grâce au Seigneur, qu'il me libère d'une situation dure et difficile. Un moment obscur. Je suis allé prêcher les Exercices Spirituels à des religieuses et, le dernier jour, comme c'était habituel à cette époque, elles se sont confessées. Une sœur très âgée est venue, avec des yeux clairs, réellement lumineux. C'était une femme de Dieu. Alors j'ai senti le désir de lui demander de prier pour moi et je lui ai dit : "Ma Sœur, comme pénitence priez pour moi, parce que j'ai besoin d'une grâce. Demandez-la au Seigneur. Et si vous la demandez au Seigneur, certainement qu'il me la donnera". Elle a fait silence, elle a attendu un long moment, comme si elle priait, et après elle m'a regardé et elle m'a dit ceci : "Certainement que le Seigneur vous donnera la grâce, mais ne vous y trompez pas : il la donnera à sa manière divine". Cela m'a fait beaucoup de bien : sentir que le Seigneur nous donne toujours ce que nous demandons mais le fait à sa manière divine. Cette façon implique la croix. Non pas par masochisme, mais pas amour, par amour jusqu'à la fin[4].

---

[1] Comme celles signalées par un maître spirituel, le père Claude Judde ; une de ces phrases qui accompagnent nos décisions et contiennent "le dernier mot", celui qui conduit à la décision et pousse une personne ou un groupe à agir. Cf. C. Judde, *Œuvres spirituelles*, II, 1883 Instruction sur la connaissance de soi-même, 313-319, en M.Á. Fioritto, *Buscar y hallar la voluntad de Dios*, Bs. As., Paulinas, 2000, p. 248 ss.

[2] *“Antilegomenon”* veut dire qu’on parlerait contre lui, que certains parleraient bien de lui et que d’autres parleraient mal.

[3] Cf. *Centuria* 1, 8-13.

[4] Cf. *Homélie de la Messe à Sainte Marthe*, 29 mai 2013.

Copyright © Dicastero per la Comunicazione - Libreria Editrice Vaticana